Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 10

Rubrik: Correspondance

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CORRESPONDANCE

Monsieur le rédacteur,

Dans le numéro de mai de votre revue, M. Miéville a bien voulu faire paraître une très longue appréciation d'un très court dialogue philosophique que j'ai publié l'automne dernier. Je le remercie d'avoir pensé que ce texte profane était digne d'une pareille exégèse. Je tiens pourtant à rectifier plusieurs renseignements qu'il donne sur l' « essai » que j'ai commis ; il a en effet poussé la bienveillance jusqu'à me prêter quelques idées que je n'ai jamais eues ; puis il s'est donné le plaisir malin mais trop facile de démolir avec brio ce qu'il avait lui-même édifié.

Il prend pour le sujet de mon esquisse ce qui n'est que son cadre : il voit l'une des « idées maîtresses » de mon dialogue dans la vieille métaphysique matérialiste que j'ai fait énoncer à mon philosophe pour qu'il fût situé dans la foule des écoles antiques. J'oserais « heurter de front notre spiritualisme traditionnel » ! C'est là supposer chez moi des intentions agressives qui me sont étrangères. Je veux rassurer les bonnes âmes du pays romand ; mon dialogue n'attaquait rien, pas même les respectables convictions de M. Miéville.

Il s'en prend plus loin à la théorie que j'ai esquissée sur l'origine psychologique de la recherche artistique ; j'avais dit que le créateur d'une œuvre belle s'était demandé « comment donner à l'expression de son moi une forme indestructible » ; « il veut que de son émotion survive au moins le souvenir »,

M. Miéville professe que « ce qu'il y a de plus caractéristique dans la création de l'art, c'est l'émotion inspiratrice ». Croit-il donc me réfuter en répétant ce que j'ai dit ?

Pourquoi se lamente-t-il d'une confusion que je n'ai point faite entre l'équilibre du monde et l'harmonie esthétique ? Où donc ai-je prétendu que les lois mécaniques de l'univers « suffisent à constituer l'ordonnance de l'œuvre d'art » ? Je me suis demandé comment se sont liés en l'homme l'idée d'ordre et le sentiment de joie ; j'ai émis cette hypothèse que « *dans l'esprit de l'homme se sont vite associées* les notions de régularité et d'éternité ; l'équilibre semble désormais le signe essentiel de la perfection et l'unique moyen d'extérioriser de façon durable les divers états de la conscience vivante et mortelle ».

Mon critique moralise : « Distinguons les notions avec toute la netteté possible ». Pourquoi ne prêche-t-il pas d'exemple et confond-il une association d'idées avec une identité ?

Je déplore d'avoir dû citer gravement quelques phrases d'une fantaisie littéraire où je n'ai pas eu le mauvais goût de faire « de fortes synthèses » ; cet incident me procure pourtant une satisfaction inattendue ; les idées émises dans « Sulpicia mourante » soutiennent la discussion mieux que je n'osais moi-même l'espérer ; c'est un encouragement à en lancer dans les airs encore quelques-unes, dût M. Miéville brandir de nouveau ses tenailles et son marteau contre mes bulles de savon.

Agréez, Monsieur,...

A. Oltramare.

Que M. Oltramare veuille bien souffrir que je lui réponde deux mots. La *Revue* se donnant pour tâche de signaler à ses lecteurs et de discuter les idées qui se font jour chez nous, quand elles présentent quelque intérêt, j'ai été chargé de rendre compte du dialogue de M. Oltramare. Il me fait l'honneur d'une réponse et je m'aperçois, à le lire, que je lui dois réparation sur plus d'un point.

Il se plaint d'abord que je me sois trop longuement occupé de ses « bulles de savon ». J'en exprime à mes lecteurs mon plus vif et mon plus sincère regret, car on doit avoir le sens des

proportions. M. Oltramare me reproche ensuite de lui avoir attribué des idées qu'il n'avait pas. Ma critique, dit-il, consiste à substituer pour les mieux démolir d'autres idées aux siennes et il constate avec satisfaction que ses idées authentiques n'ayant pas été discernées ni discutées par moi, il en résulte néanmoins qu'elles « soutiennent la discussion mieux que *leur auteur* n'osait l'espérer ». En vérité, M. Oltramare se satisfait à bon compte et l'on se demande, le voyant aussi triomphant, pourquoi il a l'air de se poser en victime.

Je lui ai prêté une doctrine qui n'est pas la sienne. J'ai pris ses bulles de savon pour des lanternes. — Mais, direz-vous, cela ne tire pas à conséquence, puisqu'il ne s'agit que d'une « fantaisie littéraire » sans prétention. — Que vous voilà loin de compte ! Fantaisie, oui bien, mais si vous avez le malheur de la mal interpréter, sachez que votre cas est pendable.

Il est donc assez inutile que je cherche à me justifier. Je crois pourtant devoir dire que je n'ai pas soupçonné M. Oltramare d' « intentions agressives » et l'on aura sans doute remarqué qu'il joue sur le mot *oser* que bien manifestement je n'employais pas dans le dessein d'exprimer de l'indignation. Faut-il admettre que M. Oltramare n'ait pas saisi la nuance ? Mais voici mon erreur : j'avais salué en l'auteur de *Sulpicia mourante*, un adversaire de « notre spiritualisme traditionnel ». Il paraît que je me trompais. M. Oltramare se croit obligé de rassurer les foules : il n'a point eu tant de hardiesse. Raffermi dans mes « convictions » que M. Oltramare veut bien déclarer « respectables », quoiqu'il ne les connaisse pas, délivré par lui d'une inquiétude que je n'avais pas ressentie, bonnes âmes du pays romand, je puis vous dire : dormez en paix, un gros nuage noir s'est dissipé à l'horizon.

Errare humanum est, sed perseverare in errore diabolicum. J'ai dit que je reconnaissais mon erreur. Mais il y a des erreurs d'exégèse qui s'expliquent. Rien dans le dialogue de M. Oltramare n'avertissait le lecteur peu rompu aux subtilités que des deux théories formulées par le philosophe Hermodore l'une n'était qu'un artifice littéraire, tandis que l'autre exprimait la pensée de l'auteur, d'autant plus qu'elles ont l'air de se prêter main forte. M. Oltramare entendait, paraît-il, que nous ne tinssions pas pour solidaires des idées qui, dans l'esprit de son

porte-parole, le philosophe Hermodore, apparaissaient liées. J'admire la clarté de ce procédé d'exposition et je passe.

Je passe à la théorie que M. Oltramare a esquissée sur l'origine psychologique de la recherche artistique. Il a l'air de croire que, plein de je ne sais quelle sombre fureur, je m'acharne à le démolir. Mais non ! J'ai dit que cette thèse me paraissait juste en ce qu'elle voit dans la volonté de durer l'une des sources de la création artistique. Il m'a semblé d'autre part que l'analyse de la notion d'harmonie ou d'équilibre n'avait pas été assez poussée. Je conserve ce sentiment malgré les explications de M. Oltramare. La régularité du cours des choses est celle d'un rythme temporel. Mais ce rythme est-il comparable à l'harmonie réalisée par l'œuvre d'art ? Même l'*association* de ces deux idées ne me paraît pas évidente. Le plaisir esthétique, au lieu de s'expliquer par une association d'idées qui suppose un rapport conçu entre certains caractères de l'œuvre d'art et la régularité de l'ordre universel, pourrait résulter plus immédiatement, semble-t-il, de l'espèce de finalité interne qui la domine en toutes ses parties. Dans une œuvre d'art l'esprit se retrouve lui-même pénétrant et ordonnant la matière, équilibrant et dosant les sensations, imprimant son sceau à ce qui, tout d'abord, lui était étranger. Que le moi se crée, de cette façon, une expression durable et que ce sentiment fasse partie de l'émotion esthétique, c'est ce que j'ai garde de contester. Mais cela suppose-t-il le détour compliqué que nous fait faire M. Oltramare ? Je me permets d'en douter jusqu'à plus ample informé.

En ces matières il est toujours aisé de dogmatiser et si le bon goût consiste à ne pas pousser trop loin la discussion des idées qu'on avance, je m'incline et j'attends non sans une légère inquiétude la suite que M. Oltramare nous promet : réussira-t-il encore à éviter un aussi dangereux écueil ? Mais pourquoi donc M. Oltramare pense-t-il que s'il lance dans les airs quelques nouvelles « bulles de savon », son jeu troublera mes veilles et que, toujours plein de rage, je brandirai la massue d'Hercule pour assommer des moucherons ? Je le prie de croire qu'il se méprend sur mes sentiments à son égard. Je serai tout heureux de le lire et tout disposé à lui donner raison, s'il parvient à éclairer d'une lumière un peu plus vive ma religion.

Henri-L. MIÉVILLE.